

MARCEL ARLAND

TERRE
NATALE

nrf

GALLIMARD



TERRE NATALE

Œuvres de
MARCEL ARLAND

Romans et Nouvelles

MONIQUE, *précédé de* TERRES ÉTRANGÈRES (1923).
LES ÂMES EN PEINE (1927).
ÉDITH (1929).
L'ORDRE (1929).
ANTARÈS (1932).
LES VIVANTS (1934).
LA VIGIE (1935).
LES PLUS BEAUX DE NOS JOURS (1937).
TERRE NATALE (1938).
LA GRACE (1941).
ZÉLIE DANS LE DÉSERT (1944).

Essais

LA ROUTE OBSCURE (1924).
ÉTAPES (1927).
OU LE CŒUR SE PARTAGE (1929).
CARNETS DE GILBERT ; *illustré par Rouault* (1931) ;
édition nouvelle (1944).
SUR UNE TERRE MENACÉE (1941).

Critique

ESSAIS CRITIQUES (1931).
ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FRANÇAISE, *choix et commentaires* (1941).
LE PROMENEUR (1944).
LES ÉCHANGES (1946).

Tous ces livres : chez Gallimard (sauf l'ANTHOLOGIE et SUR UNE TERRE MENACÉE chez Stock, et LE PROMENEUR au Pavois).

A paraître

LE PROMENEUR II.
ÉTUDES LITTÉRAIRES (Racine, Pascal, Rousseau,
Stendhal, Baudelaire).
LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.
POUR FAIRE UN MONDE, nouvelles.

MARCEL ARLAND

TERRE
NATALE

nrf

GALLIMARD
16^e édition

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à quatre-vingt-cinq exemplaires, dont : trente exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Lafuma Navarre. Soit vingt numérotés de 1 à 20 et dix hors commerce de a a j et cinquante-cinq exemplaires sur alfa Navarre dont trente-cinq numérotés de 21 a 55 et vingt exemplaires d'auteur hors commerce numérotés de 56 à 75.

Il a été tiré, en outre, en septembre 1946, mille quarante exemplaires sur papier de châtaignier, dont neuf cent quatre-vingt-dix exemplaires numérotés de 1 à 990 et cinquante exemplaires hors commerce numérotés de 991 à 1040. Ces exemplaires portent la mention EXEMPLAIRE SUR CHATAIGNIER et sont reliés d'après la maquette de Mario Prassinis.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard 1938.*

PREMIÈRE PARTIE

I

Même à midi, la cuisine restait sombre. Tout le jour de la rue s'amassait en vain devant l'étroite fenêtre ; je ne la vis jamais ouverte ; de vieux rideaux d'alcôve et des pots d'hortensias la réduisaient encore. Et comme la pièce était longue et déclive, tous les degrés de la pénombre s'y succédaient jusqu'aux angles du fond, où quelque reste de la nuit passée semblait attendre la nuit prochaine.

J'aimais cette pénombre, et cette pièce au plafond noirâtre, aux murs humides, au parquet de terre battue. Je m'y enfermais à peine libre, l'été surtout, quand les gens avaient gagné les prés ou les chènevières. Autour de moi, les maisons sont abandonnées, les rues désertes ; une poule s'étire sous la chaleur et paille ; je me sens seul dans le village ; c'est l'heure d'entrer, le cœur battant, dans mon humble royaume.

Le sol de la cuisine était creusé de cuvettes et de couloirs : océans, montagnes et vallées plus vrais que ceux de mon atlas. Je restais des heures accroupi, regardant sans me lasser ce monde qui s'étendait à mes pieds. Il suffisait de quelques billes pour susciter un peuple ; roulaient-elles, c'était une invasion, une alliance, une conquête. J'aurais aimé peut-être mêler à mon jeu quelques silhouettes de bois ou de carton ; je n'en avais pas ; n'importe, décolorées, terreuses, je retrouvais dans ces billes les héros de mes livres ; elles étaient égales aux plus grands destins ; elles ne me faisaient pas rougir du mien.

Parfois, ainsi penché sur une aventure, je sentais soudain que quelque chose était survenu dans la pièce. Levant la tête, j'apercevais alors un rayon de soleil qui coulait obliquement entre deux pots de fleurs. C'était à l'approche du soir et la lumière tremblait, dorée et fragile. Il y dansait un monde d'atomes ; j'avançais la main : ils semblaient fuir. Ou bien, immobile, retenant mon souffle, je regardais la lumière insolite se déplacer lentement entre les murs. Elle frôlait l'angle du buffet, puis le miroir devant lequel ma mère, le matin, s'était peignée. Là s'arrêtait toujours sa course. Irait-elle enfin plus loin ? Le rayon semblait un instant hésiter, plus mince, mais plus aigu. Un dernier éclat ; tout était disparu. Je

ne sais pourquoi je ne revenais plus à mon jeu.

Aussi bien était-ce déjà le soir. Un chariot chargé de foin passait dans la rue, faisant vibrer à l'angle de la fenêtre une vitre sans mastic, et les troupeaux commençaient à quitter les étables. Pourtant je ne me décidais pas encore à sortir. Au fond de la cuisine s'ouvrait notre chambre à coucher. C'était une chambre sans fenêtre, prise entre les deux pièces principales, celle de la rue et celle du jardin, plutôt qu'une chambre : un réduit, un couloir. La nuit s'y distinguait à peine du jour et je n'y entrais jamais le cœur léger. J'étouffais, j'avais peur. Si petite qu'elle fût, je ne la connaissais pas entièrement ; dans un coin, une table basse était chargée de boîtes et de linge : je n'aurais pu la toucher. Deux alcôves s'y creusaient ; mon frère et moi dormions dans la première ; nous laissions ouverte, en nous déshabillant, la porte de la cuisine, afin de jouir encore de la lueur de la lampe. Je ne vis que deux fois une lumière à mon chevet : on me posait des ventouses, mon frère tendait la lampe à essence (nous n'avions pas de table où la placer) et ma mère y enflammait les flocons d'ouate. A peine couchés, la porte se refermait pour nous laisser dormir. Mais je ne pouvais m'endormir avant que maman eût gagné l'autre alcôve. Le temps traînait, interminable. Sans bouger, d'une voix étouffée, j'appelais mon frère.

— Tu dors ?

— Et toi ?

— Mais qu'est-ce qu'elle fait ?

— Je ne sais pas ; elle lit peut-être. Dors donc.

Du moins une trace de lumière apparaissait-elle encore sous la porte. Mais parfois notre mère, soufflant sur la lampe et fermant à clé la maison, partait pour une course tardive. C'étaient des chaussures à porter chez le cordonnier, à l'autre bout du village, un tablier qu'elle piquerait auprès d'une amie. J'essayais de la suivre en pensée : « Elle doit être au lavoir... Elle arrive à l'église. » Les moindres bruits résonnaient dans les ténèbres : celui d'un ver dans une table, celui d'un charbon sous la cendre, d'un peu de vent dans les poiriers du jardin. « Elle est devant les Economats... Elle est... » Venait l'instant où tous mes calculs se brouillaient et me laissaient éperdu.

— René ?

— Oui.

— Mais qu'est-ce qu'elle peut bien faire ?

— Est-ce que je sais ! Tu as peur ?

Il était de trois ans mon aîné, et riait ou s'efforçait de rire.

Quand enfin j'entendais de nouveau grincer la clé, je me sentais défaillir de bonheur. Un peu plus tard, la porte de notre chambre s'en-

trebâillait ; ma mère, tendant l'oreille, n'entendait que deux souffles égaux. Elle se déshabillait à son tour, dans l'ombre. Une fois pourtant, comme je l'avais désespérément attendue, à son retour, je ne pus me contenir et me levai en pleurant. Elle me recueillit dans son lit, inquiète, émue, grondeuse, et je passai la nuit auprès d'elle, la tête sous la couverture, serrant des bras contre moi un corps dont je retrouvais enfin la tiédeur.

La troisième pièce de notre logis, nous l'appelions la Chambre. Elle était claire ; elle avait des meubles neufs et d'abord le lit de chêne où mon père était mort, trois ans avant. Elle restait inhabitée ; à peine osais-je y pénétrer.

— Vous la saliriez, disait ma mère.

Elle-même non plus n'y entrait pas, sinon le dimanche, mais pour une heure entière. Et je comptais encore les minutes, sachant assez que cette visite se ferait sentir sur toute la semaine. Tantôt, en effet, quand maman revenait vers nous, sa voix, ses gestes étaient apaisés, ses yeux attendris : un bon dimanche, où nous pourrions jouer à notre aise. Plus souvent elle en sortait amère, tendue, le souffle hostile, et n'ouvrait la bouche que pour se plaindre de nous et souhaiter la mort.

Quand j'étais seul, après une après-midi passée à la cuisine, il m'arrivait d'entr'ouvrir

la porte de cette chambre, doucement, afin que ma mère, du jardin, ne m'entendît pas. Je restais au seuil, regardant le papier aux fleurs roses, le parquet net et les meubles brillants, ce lit devant lequel je m'étais agenouillé un matin, la table d'acajou aux pieds contournés et, près de la fenêtre, l'armoire où se trouvait mon unique jouet : une locomotive et deux wagons, que l'on me confiait à certaines fêtes. Pourtant cette pièce me restait étrangère et même elle me glaçait un peu.

Je préférais la grange ; de la cuisine, on y descendait par trois marches. Une dizaine de poules, à l'approche du soir, appelaient à longs piailllements leur nourriture. Elles se pressaient autour de moi, la tête tendue, l'œil vif, la crête avantageuse. La main sur le sac d'avoine, les faisais-je attendre encore ? C'étaient des cris brefs, des mines offensées, un coup de bec inquiet sur mon soulier. Mais à la première volée, mille chocs précis criblaient le sol. Les vieilles, gloussant d'aise et de fureur, gonflaient leurs plumes, s'étranglaient, tapaient rageusement sur la tête d'une voisine. Les autres, rabrouées, picoraient à l'écart ; je leur lançais furtivement une nouvelle poignée de grains. Sage tyran, beau redresseur de torts ; et comme il était facile ici d'être aimé !

Plus facile encore auprès de la vache, allongée sur le flanc dans l'étable voisine. C'était

une grande vache blonde et pacifique ; dès qu'elle m'entendait marcher, tournant la tête, elle meuglait doucement. Je tendais la main ; elle avançait le museau, flairait, passait sur mes doigts sa langue râpeuse. Ou si, m'enhardissant, je lui grattais le long pli de chair du collier, elle allongeait démesurément la tête, clignait les yeux, laissait un filet de salive couler sur mon bras. Et sans doute étais-je habitué à la sujétion des bêtes ; mais je restais étonné de voir celle-ci puissante et douce à la fois.

Par une ouverture du grenier, un peu de foin pendait au-dessus de la crèche. Quand, montant de la grange au long de l'échelle, je parvenais au grenier, j'entrais dans un autre monde. L'ombre n'était pas celle du logis ; c'était une ombre chaude et odorante, pailletée d'or au faîte des murs et dans les interstices des tuiles. Vers la fin d'août, toute la provision d'herbe pour l'hiver s'y trouvait amassée, une herbe sèche et craquante, qui n'était pas encore poussiéreuse, une herbe où il faisait bon marcher, s'étendre, se creuser un nid, retrouver l'odeur d'un pré. Quand un chariot passait sur la route, le bruit semblait venir du toit ; et de même les pas des bêtes, le grincement de la pompe, le cri d'un coq, toute cette vie du soir paraissait tomber d'un village céleste.

Soudain j'entendais ouvrir la porte du jar-

din. Je descendais en hâte et prenais un air affairé. Ma mère, le visage en sueur, geignant et soufflant, versait dans un coin de la grange une hottée de carottes ou de pommes de terre ; puis, de la manche de son caraco, elle essuyait son front, et restait un instant immobile, appuyée au mur.

— Quelle chaleur ! Je n'en peux plus... Ah ! il y a des gens qui ont de la chance.

M'esquiver ? Trop tard.

— Où vas-tu ? Tu n'as pas honte de rester enfermé pendant que ta pauvre mère travaille ? A sept ans passés, un enfant doit aider ses parents.

Ne l'aidais-je pas ? J'avais sarclé l'allée ; je menais la vache au clos. Vaine défense ; cette heure de solitude et de rêverie prenait à mes propres yeux l'apparence d'une mauvaise action.

— Et ton frère qui n'est pas encore rentré ! Et la vache qui n'est pas traitée ! Tant pis, on ne dînera pas.

Nous dînions pourtant, vers neuf heures. Nous voici tous les trois autour de la petite table rectangulaire, ma mère et moi d'un côté, mon frère en face de nous ; au milieu de la table, une casserole de soupe panade. La porte est entr'ouverte sur la rue.

— Mange. Est-ce que tu nous crois riches, pour faire la petite bouche ?

— Je n'ai pas faim.

— Mange et ne réponds pas. Je n'ai pas envie d'appeler le médecin.

Mon frère et moi échangeons un regard : nous n'éviterions pas la scène. L'un de nous cependant tentait une diversion.

— J'ai rencontré M. Marchand.

M. Marchand, un ancien ami de mon père, était greffier. Dès que nous l'apercevions, nous ôtions notre casquette : « Bonjour, monsieur Marchand. » Il s'arrêtait et d'un doigt timide effleurait nos cheveux. « Alors ? disait-il. Alors ?... » Ma mère était fière de cette amitié.

— As-tu été poli, au moins ? L'as-tu salué ?

— Mais oui.

— Oui ? Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

— J'ai dit : « Bonjour, monsieur Marchand. »

— Avec des enfants comme vous, sait-on jamais ! Et lui, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a répondu : « Bonjour, mon petit. »

— Ah !

Elle soupirait ; son regard devenait fixe ; ses lèvres remuaient en silence. Puis, poussant un soupir plus profond :

— Ah ! si ton père vivait, bien sûr, nous ne serions pas comme nous sommes. Il avait fait ses études ; c'était quelqu'un. Sans sa

mauvaise santé, il aurait pris une place en ville.

Sa voix s'enrouait ; des larmes gonflaient ses yeux.

— Vous le rappelez-vous, mes pauvres enfants, vous rappelez-vous bien votre père ? Tu te le rappelles, René ?

— Mais oui.

— Et toi, tu étais plus petit, mais tu te rappelles tout de même, hein ?

— Oui.

— Comment ? Je n'entends pas. Tu pourrais parler plus fort.

— Oui.

— Oui qui donc ?

— Oui, maman.

— On dirait que tu as honte de lui... Ah ! vous ne saurez jamais tout ce que vous avez perdu en le perdant. Et moi, une femme seule après sept ans de mariage, seule avec deux enfants sur les bras, deux enfants qui n'écoutent pas, qui ne mangent pas ! Ah ! je voudrais être à ta place, mon pauvre Victor, là-bas, dans la terre.

Hélas ! ces mêmes paroles avaient été tant de fois prononcées, avec les mêmes intonations, les mêmes gestes, que je ne les entendais pas revenir sans terreur. Et cette douleur de ma mère, si profonde pourtant, nous l'avions vue tant de fois s'exprimer avec le même appa-



MARCEL ARLAND

Étienne	Etapes
La Route obscure	Où le cœur se partage
Monique, <i>précédé de</i> Terres étrangères	
Les Ames en Peine	
L'Ordre	
Essais critiques	
Les plus beaux de nos Jours	
Édith	Antarès
Les Vivants	La Vigie
La Grâce	Terre natale
Zélie dans le désert	
Les Échanges	
Terre natale	

illustré de lithographies originales par Galanis

JEAN GRENIER

Les Iles, *suivi de* Inspirations méditerranéennes
 Essai sur l'Esprit d'Orthodoxie
 De l'Indifférence

étude publiée dans l'Existence

*premier volume de la collection La Métaphysique
 dirigée par Jean Grenier*

RAYMOND GUÉRIN

Zobain
 Quand vient la fin, *suivi de* Après la fin
 L'Apprenti

JEAN PAULHAN

Le Guerrier appliqué	Les Fleurs de Tarbes
Les Hain-Tenys	Clef de la Poésie
Entretien sur des Faits Divers	

avec des dessins et des culs-de-lampe d'André Lhote

F. F. ou Le Critique

*illustré par Seurat, Vallotton, Vuillard, Luce, Matisse
 K. X. Roussel, Bonnard, etc...*

en préparation :

Guide d'un petit voyage en Suisse
 La Métromanie ou Les Dessous de la Capitale
illustré de gouaches par Jean Dubuffet